

Sommaire

Le rêve du vagabond —	7
Le ronronnement de la servitude —	13
Le chant du télégraphe —	23
Une aube nouvelle? —	35
La force du moment —	53
La musique du récit —	63
Du chant de la steppe au chant du butor —	73
Les yeux du soldat —	85
Sans commencement ni fin —	101
Notes —	110
Du même auteur —	113

Le rêve du vagabond

C'est un récit de 1886 intitulé *Rêves*, un de ceux qui, cette année-là, font comprendre au jeune Anton Tchekhov, avec l'aide de quelques lecteurs privilégiés, qu'il n'est pas un simple amuseur pour petits journaux mais un véritable écrivain.

C'est pourtant, à première vue, le plus simple genre de récit qu'on puisse imaginer. Trois hommes marchent sur une route. Nous ne savons pas d'où ils sont partis. Et le récit se terminera sans qu'ils aient atteint leur point de destination. Le seul événement factuel aura été une pause. Leur marche elle-même semble refuser tout changement de lieu. La route boueuse où leurs pieds s'enfoncent est exactement semblable devant eux à ce qu'elle est derrière. Et tout autour d'eux, le brouillard blanchâtre forme une muraille qui bouche toute perspective et accentue le sentiment d'un piétinement immobile dans un espace indéfiniment semblable à lui-même.

Bien sûr, il y a une raison à leur marche et celle-ci nous est donnée dès la première phrase qui semble résumer toute l'histoire. C'est une simple routine de la vie des campagnes : deux

gendarmes conduisent à la ville un vagabond. Ces deux gendarmes sont caractérisés, vite fait, à la manière du conteur humoristique : l'un trapu et court sur pattes, l'autre long et sec comme un piquet. Mais le trouble s'introduit et la surface lisse de ce récit insignifiant va se creuser avec la personnalité du troisième homme : ce vagabond qui ne se souvient plus de son nom et ressemble à tout sauf à un vagabond.

Résoudre cette double énigme, savoir pourquoi il ne sait plus son nom et ressemble si peu à son personnage sera la matière d'un récit nouveau qui brise l'uniformité de cette marche sur place. L'enquête est menée par le court sur pattes qui répond au nom de Ptakha. Lentement et rêveusement, comme s'il se parlait à lui-même, le vagabond sans nom va lui répondre et donner la clef de la double énigme : celle de son allure d'abord. Il est bien né paysan, fils de serve, mais celle-ci était domestique dans une demeure seigneuriale et l'a élevé dans l'amour de la religion, des bonnes manières et du beau langage. Et, s'il n'a pas l'air d'un paysan, c'est que son père était sans doute un seigneur dont sa pieuse mère n'avait pas su repousser les avances. Les choses ont mal tourné quand celui-ci a choisi une nouvelle compagne, ce qui explique peut-être l'erreur de la pieuse mère qui a versé par mégarde de l'arsenic dans le verre du médicament que le fils portait chaque soir au maître. Cette « erreur » a envoyé mère et

fil au baigneur d'où celui-ci s'est échappé. Telle est la raison pour laquelle il a « oublié » son nom. Celui-ci le condamnerait à retourner au baigneur parmi des compagnons grossiers, insupportables pour ses sens délicats, tandis que, comme vagabond, il sera simplement déporté en Sibérie.

Au fil de la conversation, le vagabond sans nom est devenu un personnage typique de la fiction moderne : un bâtard, qui tient à la fois du noble et du manant – mais aussi un condensé de l'histoire de son pays, le « crasseux » pays d'esclaves et de seigneurs stigmatisé par un poème célèbre de Lermontov¹; ce pays de distances sociales gigantesques et de promiscuités trompeuses dont le souverain a bien, vingt ans auparavant, aboli le servage mais sans pour autant faire de la liberté une réalité.

Donner corps à cette liberté, c'est la tâche à laquelle le récit va se consacrer en introduisant une nouvelle fiction dans la fiction. Celle-ci est l'œuvre du vagabond et consiste à transformer le lieu de sa destination. Dans ses propos lyriques, la Sibérie des déportés devient en effet le pays de la liberté. La terre, dit-il, y est immense et chacun peut en avoir autant qu'il veut pour semer, labourer et bâtir ; les rivières y sont larges et rapides, protégées par des rives à pic et des sapins séculaires ; et d'innombrables poissons y nagent pour le bonheur des pêcheurs à la ligne, au filet, à la nasse ou au carreau.

Avec cette évocation des terres vierges de la liberté, le simple récit du voyage vers le chef-lieu du district s'est interrompu et le partage des rôles entre les gendarmes et le vagabond aboli. C'est que le rêve aussi est une réalité. Il est l'accord entre une situation, la performance d'un corps et le paysage de pensée qu'il fait naître dans les esprits. Tant que le vagabond parle, son pays libre existe. Les gendarmes eux-mêmes, ces hommes dont le métier est d'obéir aux ordres et d'enfermer les gens, partagent maintenant son rêve ; ils se peignent les tableaux d'une vie qu'ils n'ont jamais connue mais dont l'image leur a peut-être été transmise par de lointains ancêtres ou des récits immémoriaux : celle de l'homme libre circulant sans entraves sur une libre terre de steppes sans limites, de larges fleuves et de hauts sapins.

À ce point où la fiction du vagabond se perd dans le rêve du pays libre, c'est le sens même du trajet et la distribution des rôles qui sont en train de s'effacer. La réalité de son rêve concurrence celle que servent les gendarmes. Il faut alors que l'un des deux le fasse taire et referme la parenthèse de la fiction en rétablissant la toute simple histoire du trajet qui mène un délinquant au lieu de son jugement. C'est le rôle tout naturellement dévolu au grand sec. En quelques mots, celui-ci ramène le rêveur de liberté à la réalité du parcours qu'ils ont à achever et à la constatation de son état : celui d'un homme malade, essoufflé déjà

par ce court trajet, et qui tombera mort d'épuisement bien avant d'atteindre la Sibérie de ses rêves. Avec ce simple rappel à l'ordre, les images du pays libre s'évanouissent des trois têtes. Mais non pas son idée. Et pendant que s'installent dans l'esprit du vagabond les claires images du processus judiciaire qui l'attend, la pensée des gendarmes continue, elle, à vagabonder : « Ils tendent leur esprit pour embrasser par l'imagination ce que Dieu seul peut-être est capable de se représenter, à savoir la distance effrayante qui les sépare du pays libre². »

Ne donnons pas à Dieu plus d'importance qu'il n'en a dans la prose de l'incroyant Tchekhov. *Dieu le sait, Dieu sait quoi, Dieu sait qui*, ces expressions reviennent souvent chez lui non pour invoquer le privilège de l'omniscience divine, mais pour marquer les limites de ce que les personnages de l'histoire sont capables d'identifier et de comprendre. La parole du vagabond a creusé le parcours rectiligne qui, entre deux murs de brume, menait tout droit à un lieu d'enfermement. Elle a dédoublé l'espace et le temps du parcours pour mettre à leur origine fabuleuse et à leur destination rêvée un point de référence qui appartient à un autre ordre de grandeur : la liberté. Celle-ci est située à une distance qu'on ne peut pas mesurer mais que l'on ne peut pas davantage ne pas chercher à mesurer. Même si le vagabond a été dépouillé des images de son rêve, celui-ci hante maintenant l'ordre même

qui le condamne. « Il est temps de se mettre en marche, dit le gendarme. Fini, la pause³. » Mais la pause n'est pas finie. Elle restera inscrite dans le temps uniforme du parcours comme un accroc irréparable.

C'est peut-être pour cela que le récit qui semblait prendre les personnages en route les laisse maintenant au milieu du chemin. Le récit a une fin puisqu'il s'arrête. Et il n'en a pas puisque les personnages ne sont pas parvenus au terme de leur trajet et que nous ignorons ce qui arrivera au vagabond. C'est là, on le verra, un trait constant des récits de Tchekhov. Il marque ici le court trajet qui va d'une arrestation à un lieu de détention. Mais il marquera aussi bien l'histoire d'un amour dans *Ariane* ou *La Dame au petit chien* et celle d'une vie entière dans *Ma vie* ou *Trois années*. Le privilège du court récit de *Rêves* est de nous faire percevoir la force discrète qui anime cette manière de raconter : le sentiment d'une ouverture indéfinie du temps. L'époque des esclaves et des seigneurs a été déclarée formellement close et, avec elle, l'uniformité du temps répétitif de la servitude. La liberté n'est pas là pour autant mais le temps nouveau est sous le signe de son idée et celle-ci ne se laisse plus oublier. La tâche de l'écrivain est de nous placer dans son horizon, sans mentir sur la distance qui nous en sépare ni céder sur l'exigence qu'elle nous adresse. Elle est d'inscrire la déchirure de la liberté lointaine dans le temps de la servitude.